

SOUVENIRS, SOUVENIRS...

La lecture de Souche 21 a fait résonner en moi de multiples souvenirs. L'évocation de la Micheline, la vie des paysans autrefois... tout cela évoque mes merveilleuses vacances d'été de petite parisienne.

Je suis née en effet à Paris, après la guerre, de parents franciliens tandis que mes grands-parents paternels étaient bretons. Ils possédaient une maison dans le village de Lédremeuc sur la commune de Mauron, non loin de leurs frères et soeurs qui n'étaient pas montés à Paris, comme eux, au début du siècle. Une maison, c'est beaucoup dire.... Dans une longère appartenant à plusieurs familles, ils possédaient une pièce d'environ 5m sur 6, au beau milieu de laquelle trônait une cheminée monumentale. C'était une pièce de vie : on dormait, on cuisinait, on mangeait, on se lavait dans ce lieu unique qui nous accueillait pendant l'été.

Chaque année, les jours qui précédaient notre départ de Paris connaissaient une effervescence inhabituelle : il fallait remplir la malle en osier qu'on expédiait à l'avance par la SNCF avec la mobylette de Papa, de telle sorte que ces bagages nous attendent à notre arrivée en gare de Mauron.

Puis arrivait le jour du grand voyage : quelle expédition ! Il fallait environ 4 heures pour relier Paris-Montparnasse à Rennes. La vie s'organisait dans le compartiment : les sandwiches sortaient des paniers, facilitant la conversation avec les autres voyageurs. Puis après 4 heures d'une longue attente à Rennes, nous montions dans la fameuse Micheline rouge et beige évoquée par Armelle Querbouet dans le numéro précédent. J'entends encore la voix du conducteur clamant le nom de chaque gare : L'Hermitage-Mordelles !... Montfort-sur Meu !... Montauban-de-Bretagne !... Difficile de traduire ici cet environnement sonore auquel le bercement bruyant du moteur participait... C'était chaque année une sorte de rituel immuable qui nous acheminait vers ce qui me semblait être le bout du monde, Mauron, où un taxi nous attendait.

Et là... tandis que la Micheline ronronnait déjà dans le lointain vers la gare suivante, je me retrouvais groggy sur le quai de la gare : chaque fois surprise par un silence impressionnant qui me frappait de plein fouet, un silence plein d'une autre vie...

Les retrouvailles avec la maison de Lédremeuc étaient une fête. Il fallait d'abord réussir non sans mal à ouvrir la porte en bois bleue dont la serrure était quelque peu endormie après des mois d'inactivité. Quand la porte s'ouvrait, le spectacle qui s'offrait à nous rappelait quelque peu un film ou une attraction de Disneyland dans une maison abandonnée : des toiles d'araignées en travers de la pièce s'accrochaient à nos visages (soyez certains que je n'exagère pas !), la mousse avait verdi le sol en terre battue, les matelas en balle d'avoine des deux grands lits se balançaient sur des trapèzes pendus aux poutres pour éviter que les souris n'y fassent des dégâts.... Il était temps de remettre bon ordre à tout cela et d'établir nos quartiers d'été.

On faisait vite une grande flambée dans la cheminée après avoir sorti un fagot du grenier et quelques bûches du cellier. Nous n'avions ni l'eau courante ni l'électricité. Maman allait puiser un seau d'eau au puits dans la cour, puits dont nous avons l'usage avec plusieurs familles. Quelle joie pour ma soeur et moi de prendre à nouveau possession des lieux, d'ouvrir les tiroirs et d'y retrouver des objets aimés ou oubliés, un briquet, une cuillère à beurre, des bouchons pour les parties de pêche, un tire-bouchon au pas de vis inversé... ! Et quel fou rire le premier soir dans notre grand lit où nous dormions toutes deux ensemble mais où chacune faisait son trou dans la balle d'avoine !

Dès le lendemain, nous faisons la tournée des maisons voisines pour saluer les habitants du village. Ils savaient déjà tous que « les parisiens » étaient arrivés car la nouvelle avait vite fait le tour du village ! Je retrouvais mes amies : Anne, Odette, Madeleine, Monique... Elles étaient filles d'agriculteurs et j'aimais les aider aux travaux de la ferme : nourrir les lapins, les poules, dénicher les oeufs, faire les litières des vaches... et les mener au pré. Chaque soir, la même question se répétait : « Y'ou qu'tu meunes* ? » (Où que tu mènes ?) Et chacune d'infléchir ses parents pour « mener » ses vaches dans le même secteur...